

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	4 (1961)
Heft:	4
Artikel:	Lettres de Gobinau
Autor:	Gobineau, Arthur de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-871646

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LETTRES DE GOBINEAU

Hangö, 7 septembre 1876.

J'arrive donc tout à l'heure à 10^{1/2} heures. Nous avons eu les honneurs d'une tempête en règle dans la Baltique ce qui est tout à fait « Vikingarnessätt »¹. Je n'ai donc eu qu'à remercier les Dieux Immortels du mal de cœur consciencieux dont ils m'ont fait don. Mais au point de vue général, dans lequel je n'ai qu'à me confondre humblement, je vous assure que les éclairs faisaient très bel effet. Enfin je mets pied à terre hors du vaisseau-dragon et je n'en suis pas fâché. Nous restons ici jusqu'à 4 h. où le train part pour Pétersbourg et arrive... ça m'est égal. Mon système en voyage et un peu dans la vie, est de trouver que le moment présent a droit à toute mon attention.

Hangö est extrêmement intéressant. Une crique rocheuse, sablonneuse, déchiquetée, plate, un immense horizon de terres jaunâtres, un immense horizon de mer en face ; huit arbres, sapins et bouleaux, qui font les renchériss ça et là. Ils ont l'air de jouir d'une mauvaise santé. Environ quinze maisons en bois à la suédoise plus ou moins peintes en rouge, deux ou trois grandes maisons en briques, genre... corinthien ? ... ionien ? ... dorien ? Non, chemin-de-ferrien. Six habitants permanents et trois jeunes chiens charmants ; des douaniers fort polis, des messieurs de la poste et du télégraphe comme je n'en ai jamais vu pour leur gracieuseté ; tout autre chose que celle des fonctionnaires français, en ballon rouge ! C'est chez ces messieurs que je vous écris sur leur propre papier avec leur propre encre et sur leurs propres table et chaise. Aussi je vous les recommande dans vos prières. Ce matin, ils m'ont fait partir mon télégramme pour l'Empereur² sans sourciller

¹ A la manière des Vikings.

² Dom Pedro, à Saint-Pétersbourg, où Gobineau allait le rejoindre.

bien que je n'eusse pas de monnaie finnoise et en attendant que j'aie changé. Ce sont des anges.

Maintenant vous connaissez le pays, les habitants, la nouvelle colonie, car c'est positivement une nouvelle colonie comme dans l'Amérique du Nord et toutes ces terres septentrionales se ressemblent. Le beau de la chose, c'est que je suis si maigri, si maigri, qu'il ne reste plus à maigrir. Entre nous, je ne veux pas blesser les Dieux Immortels qui ont eu évidemment l'intention la plus délicate du monde en me faisant l'hommage personnel d'une tempête dans la Baltique dans le goût le plus pur du V^e ou VI^e siècle de l'ère actuelle, mais j'aurais pu m'en passer. Mon pauvre estomac ne sait plus où il en est. Tout à l'heure je vais aller voir la campagne et constater qu'il n'y a rien à y voir. Mais cela m'est égal ; j'ai l'imagination et le cœur remplis des plus jolies choses du monde et cela me suffit. Il y avait à bord deux Français dont je n'ai pas joui assez, attendu que pour n'avoir pas à leur adresser la parole je n'ai pas dit un mot autrement qu'en suédois, ce qui les gênait fort, attendu que m'entendant apostropher d'Excellence, ils auraient beaucoup voulu avec ce goût du grand qui existe dans toute la nation se faire mes amis intimes. Il n'y a pas eu moyen. Mais du moins j'ai recueilli cette maxime que l'un d'eux, petit, gros, jeune homme blond à gros nez, l'air enchanté de lui, confiait à son acolyte, tournure de courtier en vins démocrate : « En Suède, ce qui est remarquable, c'est qu'on ne se sert pas de petites cuillères pour prendre du sel ! » Voilà un jeune homme au moins qui voyage avec fruit. Quelques instants après il ajoutait : « La langue suédoise est uniquement composée d'anglais, d'allemand et de français. » Je vous en prie faites apprécier cette profonde connaissance de sa nation à votre amie qui est aussi un peu la mienne ne vous en déplaise¹. Je suis sûr que son patriotisme sera flatté. Quelle production d'ânes la France devrait faire figurer dans ses statistiques annuelles ! Mais elle en épouvantera l'Europe !

J'ai laissé V.², comme je vous l'ai dit, dans l'éblouissement de mes grandeurs. Ce n'est pas pour durer. Je souhaite que Goulde et Seagrave l'occupent assez pour le disputer à B. Je lui ai demandé s'il l'avait vu.

¹ La Suédoise Elisabeth de Rappe.

² Victor-Marie, comte Sallier de La Tour (1827-1894), ministre plénipotentiaire d'Italie à Stockholm. Le comte de La Tour était joueur, et sa femme, inquiète de ses habitudes dispendieuses, avait chargé Gobineau de veiller un peu sur lui pendant qu'elle était absente de Stockholm.

Il a pris un air gêné comme une jeune fille à qui l'on fait une question compromettante et m'a dit : Un instant seulement à la vente. Il paraît, d'après ce qu'il m'a dit, qu'il en a environ une dizaine de mille francs. Il m'en a parlé avec ennui et souci et j'ai fait de mon mieux pour le consoler et l'encourager. Il avait l'air d'abord d'espérer un peu que je trouverais qu'il y avait moyen de différer pour l'acquittement du billet. Mais cette idée, qu'il n'exprimait d'ailleurs pas, a trouvé un mur de fer. *Il faut !* Tout est à faire pour cette nécessité absolue ! Il n'a pas débattu la chose. Je l'ai encouragé en lui disant que le jour où je m'étais rendu compte que je n'en avais plus moi-même que pour 36 000 frs, je m'étais considéré comme fort à l'aise. — Oui ! Mais vous aviez des moyens de salut ! — Lesquels ? — Melzi, Londres, ce qui arrive aujourd'hui !¹ Je me suis mis à rire en lui remontrant que rien de tout cela ne m'a servi, mais seulement la volonté ferme de l'économie. Il n'a plus rien dit. Je lui ai promis de lui écrire où je serais, etc., etc. Honoré² est fort sombre, pauvre homme, il s'ennuie.

Je suis toujours préoccupé de la lettre de Philippe³. On n'a jamais mieux dit. Il m'a découvert des choses à moi-même et persuadé qu'au fond, je ne suis pas un fameux critique.

¹ Allusion à des commandes de sculpture que Gobineau avait reçues. Endetté lui-même, en particulier par l'achat du château de Trye, il espérait pouvoir gagner sa vie et payer ses dettes grâce à son activité de sculpteur.

² Honoré Michon, valet de chambre et factotum de Gobineau.

³ Comte Philippe d'Eulenburg, plus tard prince d'Eulenburg-Hertefeld (1847-1921). Diplomate et homme de lettres allemand ; homme de confiance de Guillaume II. Se lia avec Gobineau en 1874, à Stockholm, où, jeune docteur en droit, il épousa, en novembre 1875, la fille du gouverneur de la ville, le comte de Sandels, ami du ministre de France. (Cf. Philipp Fürst zu Eulenburg-Hertefeld, *Eine Erinnerung an Graf Arthur Gobineau*, Stuttgart, 1906 (paru d'abord dans les « Bayreuther Blätter », IX, mai 1886, pp. 156-175); *Aus 50 Jahren. Erinnerungen, Tagebücher u. Briefe aus d. Nachlass d. Fürsten Philipp zu Eulenburg-Hertefeld*, Berlin, 1925 ; Maurice Baumont, *L'affaire Eulenburg et les origines de la guerre mondiale*, Paris, 1933.) Dans sa lettre du 29 août 1876 (Bibl. nationale et universit. de Strasbourg, ms. 3534, pièce 10), Philippe d'Eulenburg exprime son admiration pour l'*Amadis* ; Gobineau lui écrivit le 5 et le 6 septembre 1876 ; dans la seconde de ces lettres, écrite la veille de son départ pour Stockholm, il lui disait : « *Avant toutes choses je remarque que je n'ai pas un jugement aussi net que vous là-dessus [sur l'Amadis]. Vous m'avez dit ce que j'ai fait. Créer et faire la critique en même temps sont des choses qui ne vont pas ensemble. On n'est en mesure de juger qu'une fois que le travail est achevé et est devenu froid, et je n'en suis pas encore là.* »

J'espère que votre rhume est passé. Soignez-vous bien. Ayez tout le courage possible et même l'impossible. Visez surtout à celui-là. On l'a quelquefois plus aisément que l'autre quand on est ce que vous êtes. Mettez-moi aux pieds d'Elisabeth qui a été si bonne et si gentille pour moi. J'imagine qu'il n'est plus question de scarlatine et que Bébé¹ va bien. Je l'embrasse tendrement et baise vos mains avec l'affection la plus respectueuse et la plus entière.

F[ingal].²

Ne vous impatientez pas de cette longue lettre. Vous n'en verrez pas beaucoup comme cela. — Savez-vous ce que veut dire *kirjelaatikko* ? Ça ne veut pas dire *kyrie eleison*, mais bien *boîte aux lettres*. C'est une langue admirable que ce finnois. Je m'amuse beaucoup ici. J'ai calomnié Hangö. C'est ravissant. Il y a même quelques arbres de plus que je n'ai dit. Les hommes sont grands, forts, magnifiques, vrais Varègues ! et j'ai découvert quoi ? une vraie forteresse du moyen âge. Rien de moins. J'ai envie de m'établir dans cette ruine cyclopéenne. Pas tout seul, par exemple. J'en ferai le dessin. Adieu.

Quels braves gens que ces Finlandais ! Figurez-vous qu'ayant rouvert ma lettre, l'employé des postes ne veut pas me laisser payer de nouveaux timbres et s'amuse à décoller ceux que j'avais déjà employés. On n'est pas plus aimable.

Saint-Pétersbourg, 8 septembre 1876.

J'arrive à Saint-Pétersbourg, très bien portant. J'ai eu un quart d'heure pour déjeuner et je suis en courses. Je profite d'une minute pour vous dire que j'arrive du congrès des Orientalistes où on m'a traité d'homme célèbre et mes ouvrages d'ouvrages admirables. Mais c'est le langage de l'endroit. Adieu pour aujourd'hui. Je pars demain pour Moscou où j'espère trouver des lettres de vous enfin ; puis de là à Odessa et à Kiew. Voilà tout ce que je sais. Mille choses affectueuses à votre amie et à tous, mes plus dévoués, attachés et respectueux baisemains pour vous.

F.

¹ Jeanne, fille de la comtesse de La Tour, née en 1868 et morte à Rome en 1887.

² Gobineau signait volontiers ses lettres à Mathilde de La Tour du prénom ossianique de Fingal.

Moscou, dimanche [10 septembre 1876].

Je ne sais pas trop quelle date nous sommes mais je sais que c'est dimanche parce que du chemin de fer nous sommes allés entendre la messe à l'Eglise polonaise. Nous arrivons. J'ai la vision encore des deux jours passés à Pétersbourg. C'est d'un immense intérêt. Le congrès des Orientalistes m'a fait tomber au milieu de pas mal de gens qui voulaient à toute force me connaître. On m'a dit qu'il existait des travaux sur mes livres dont je n'avais nulle idée, entre autres un long article du grand hébraïsant Ewald, professeur à Göttingen, mort maintenant¹, qui recommandait même mon livre sur les Religions² dans sa chaire académique. Cela m'a touché. Mais, grâce au ciel, je ne suis pas né pour les langueurs de la vanité de sorte que l'Empereur aidant, j'ai peu abusé du congrès. J'ai trouvé tant de connaissances directes et indirectes ! Mais toujours en l'accompagnant. Un kaléidoscope ! J'ai vu une répétition le matin à l'Opéra d'un ballet, *Don Quichotte*. Très intéressant je vous assure ; autre répétition des chœurs de *Guillaume Tell*. Des mondes à vous raconter. Tout est ici dans le grand, le très grand, l'imposant et vigoureux. Je ne crois pas que même en Amérique on soit à ce degré *well informed*, ce qui manque absolument en Occident.

Voilà tout ce que je puis vous dire. L'Empereur ne m'a donné qu'un quart d'heure. Il va me faire appeler et nous allons je ne sais où. Je me porte admirablement et rien ne me repose comme une nuit en chemin de fer. C'est à la lettre. Nous allons demain à Novgorod la nuit, nous verrons tout et la fin de la Foire le jour et reviendrons ici la nuit d'après. Nous passerons quatre jours à Moscou et nous partons pour Odessa et Livadia où l'Empereur va voir l'Empereur Alexandre en Crimée³. De là nous irons à Constantinople. Je vous écrirai d'ici au premier moment de libre. Pardonnez-moi de vous écrire ainsi au crayon. Je n'ai pu encore attraper mon nécessaire. Mille et mille souvenirs dévoués, attachés, le plus soumis possible à la souveraine de Marielund⁴. Comme ma petite chambre là m'est présente à la pensée !

¹ Georg Heinrich Ewald (1803-1875), célèbre orientaliste, professeur à Tubingue, puis à Göttingue ; adversaire de Bismarck ; il avait consacré un article à l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* dans les « *Göttinger Gelehrten Nachrichten* » de mai 1856.

² *Religions et Philosophies dans l'Asie centrale*, Paris, 1865.

³ Le tsar Alexandre II se trouvait alors à Livadia, pendant le conflit entre la Serbie et la Turquie qui précéda la guerre russo-turque de 1877-78.

⁴ Résidence d'été d'Elisabeth de Rappe, près de Stockholm ; Gobineau s'y rendit souvent avec la comtesse de La Tour.

Adieu encore et je vous baise mille fois les mains. J'espère avoir une lettre de vous demain matin. J'en ai bien soif.

F.

Moscou, 12 septembre 1876.

Je pars tout à l'heure pour Novgorod. Nous arriverons demain matin, repartirons demain soir et serons ici après-demain matin pour reprendre nos courses. Je suis au comble de la joie d'avoir reçu de vos nouvelles et quelles nouvelles ! Je vous laisse à penser ce que j'en sens et ce que j'en pense et repense sans cesse. Je suis ravi, transporté de Moscou. C'est prodigieux, prestigieux, aucun mot n'est assez fort. Je donnerais gros pour que vous vissiez l'aspect de la ville du Kremlin et les chambres anciennes du palais des tsars moscovites et l'intérieur des églises. Il y a des effets de couleur que je n'aurais jamais cru possibles. Que je voudrais que vous vissiez cela et comme je pense à vous ! Nous avons eu la *Sonnambula*. Le théâtre est plus grand que la Scala, a dit le prince Humbert¹, et la troupe est de premier ordre. Quel luxe inouï ! Quelle grandeur en toutes choses ! Quelle magnificence ! Comme je vous raconterai les détails. Adieu. Nous partons tout à l'heure. Dites à Madame Elisabeth qu'elle n'a pas de raison, qu'elle n'est pas juste ; qu'elle ne comprend pas comme il faut comprendre et que je la supplie d'aimer assez quelqu'un pour ne pas se lasser de regarder un cœur qui n'a que tout bien et qui ne saurait contenir rien que de bien et jamais rien de mesquin. Quand on le croit on ne comprend pas. Faites bien ma commission. L'article de T... [illisible] avait paru dans le *Dagligt Allehanda* le matin de mon départ². Adieu. Je vous baise mille fois les mains, j'embrasse Bébé et Lala et Frédéric. Suis-je bien à vous ?

F.

Moscou, 13 septembre 1876.

Nous sommes allés à Novgorod et nous avons vu la foire. Voilà la preuve³. Ce n'est pas bien joli mais c'est très russe et je n'ai pu me

¹ Prince héritier d'Italie, futur roi Humbert I^e (1844-1900).

² Dans le *Nya Dagligt Allehanda* du 5 septembre 1876 avait paru un entrefilet non signé annonçant le départ pour Saint-Pétersbourg de Gobineau, allant rejoindre l'Empereur du Brésil qu'il devait accompagner dans son voyage. Pendant l'absence du ministre de France, l'intérim serait assuré par le baron de Billing.

³ La lettre contenait une petite image byzantine.

tenir de vous envoyer de suite quelque chose. Prenez-le comme je vous l'envoie exactement et au pied de la lettre : une marque que je pense constamment et toujours à vous. C'était merveilleux. A tous moments je me dis : Mon Dieu ! que je voudrais qu'elle fût ici ! Qu'est-ce que c'est que de voir cela sans elle ! Et plus c'est beau, plus ce beau y perd. La vue est admirable. Le Volga, les collines, le Kremlin, la ville qui depuis que je ne l'ai vue s'est agrandie du double, les longues lignes de boutiques en bois formant une seconde ville et qui sont habitées pendant la foire par les marchands, quartier chinois, quartier boukhar, quartier persan, etc. C'est prodigieux. Quand j'ai échangé les premières paroles persanes avec un brave garçon brun, noir aux yeux de braise, à la barbe frisée, il m'a semblé que je mangeais du sucre. Il m'a offert des turquoises : je lui ai fait observer que celles-ci n'étaient pas bonnes. — Et celle-là, par votre miséricorde ? — Elle ne vaut pas mieux. — Et celle-ci là ? — Elle est très mauvaise. — Je sais bien qu'on ne peut pas vous tromper avec des turquoises, me dit mon homme en souriant de ce sourire asiatique inimitable en finesse. — Pourquoi le sais-tu ? — Parce que je vous ai vu et que j'ai été assez heureux pour me mettre à vos ordres il y a quinze ans à Rescht. Vous êtes l'ancien ministre de France.

Comment trouvez-vous cette rencontre ? Elle a beaucoup amusé l'Empereur. Nous avons passé la journée là et nous sommes repartis le soir. A 10 heures nous étions à Moscou ce matin et nous avons eu d'abord le déjeuner puis à 11 heures monté en voiture ; imprimerie impériale, école de jeunes filles, école primaire de garçons, deux hôpitaux, piétiné toute la journée. Il est cinq heures moins un quart et je vous écris ceci parce que je tiens à vous envoyer de suite le souvenir de Novgorod. On va m'appeler pour dîner. Adieu. Je ne saurais vous dire l'enchantedement dans lequel vos lettres me font vivre. Encore, encore, encore et encore. Pas une ligne que je ne lise, relise et lise encore. Mille affections à votre bonne et admirable amie. Qu'elle sache que j'ai beaucoup d'affection pour elle. Mais je ne trouve pas vos doctrines fausses et elle se ferait grand tort à elle-même de ne pas les comprendre telles qu'elles sont. Adieu. J'embrasse les enfants. Nous allons ce soir voir la *Lucie* à l'Opéra. Demain au monastère de Saint-Serge, un des grands sanctuaires de la Russie, six heures de chemin de fer, aller et revenir. Figurez-vous quelle course au clocher ! En ville les voitures vont un train d'enfer, avec des soubresauts prodigieux sur un pavé détestable, un sabbat épouvantable. C'est un tourbillon. Je me porte à merveille. On m'appelle. Je vous baise mille, mille et mille fois les mains.

F.

Moscou, 15 septembre 1876.¹

Nous partirons demain pour aller voir le monastère de Saint-Serge et après-demain 17 définitivement pour Toula, de là pour Kiew, pour Livadia et pour Odessa. Je fais tous les services, comme vous savez, mais je n'avais pas encore essayé celui d'organisateur de concert. C'est ce que j'ai arrangé pour demain avec le chef du Conservatoire de Moscou, M. Rubinstein, le frère du grand². J'ai choisi les morceaux et soumis la liste à l'Empereur qui a approuvé. Nous verrons l'effet. Tout cela, me lever à 6 heures, n'avoir pas une minute dans la journée que prise à la pointe de l'épée, être toujours avec Sa Majesté, et répondre à chacun, trouver des idées pour tous, être exact et rappeler aux autres de l'être, tout cela me serait insupportable si j'étais forcé de le faire et je sauterais probablement par la fenêtre plutôt que de m'y résoudre. Mais comme cela, et surtout pour Dom Pedro d'Alcantara j'en suis amusé à l'excès. Il a cela d'admirable qu'il écoute tout, admet les contradictions et vous laisse dans votre avis. C'est un souverain fait pour moi. Il prétend que je suis capable de tout, ne recule devant rien et aurais pu aller voler les pantoufles d'Ivan le terrible. J'aime cette périphrase. Tout a des inconvénients. Je vois des hommes du premier mérite, entre autres le Comte Dimitri Tolstoï³, le ministre de l'instruction publique, avec lequel j'aimerais fort à m'entendre et qui je crois a du goût aussi pour cela. Nous n'avons que le temps de causer entre deux portes et une minute. Mais nous nous écrirons. Bref, j'entrevois tout avec la rapidité que nous mettons à tout. Il est incontestable que ce pays est dans une grande voie de puissance et d'agrandissement. Il n'y a qu'à le voir pour en être convaincu.

Mais que Moscou est beau ! Quelle couleur, quelle admirable et immense plaine ! Je ne me console pas que vous ne soyez pas là ! Je vous ai déjà dit qu'il y a des effets de couleur dans les églises russes à fenêtres étroites et toutes tapissées d'or dans le sombre, avec des étincelles de jour qui produisent des effets que Rembrandt n'a pu

¹ Note de la comtesse de La Tour : *Copie de la lettre dont j'ai donné l'autographe à Paul Bourget.*

² Nicolas Rubinstein (1835-1881), frère cadet du célèbre pianiste et compositeur Antoine Rubinstein ; pianiste lui-même, chef d'orchestre, fondateur, en 1860, et directeur du Conservatoire de Moscou, Nicolas Rubinstein dirigea les concerts symphoniques et les concerts de musique de chambre de la Section moscovite de la Société musicale russe ; il mourut à Paris, alors qu'il se rendait à Nice pour rétablir sa santé.

³ Le comte Dimitri Andreievitch Tolstoï (1823-89), procureur général du Saint Synode de 1865 à 1880 et ministre de l'instruction publique de 1866 à 1880 ; ministre de l'intérieur en 1882 ; homme politique connu pour ses idées anti-libérales.

deviner. Tout est étrange et tout est vert. Bref, je suis enchanté. Demain donc mon concert, après-demain nous aurons les Bohémiens, ce qui est une chose unique, étrange et surtout comme beauté sauvage et extraordinaire des femmes pour lesquelles des gens se ruinent, ce qui ne prouve pas grand-chose, pourtant, car il y a dans toutes les capitales d'Europe le même phénomène qui ne démontre que la haute ineptie et non le mérite extraordinaire. Mais il paraît que ces bohémiennes sont de vraies sirènes. Je vous raconterai cela avec la sécurité de coup d'œil d'un homme couvert d'amulettes et ne risquant quoi que ce soit. Suivant toutes probabilités, j'irai à Constantinople. J'espère que vous m'aurez écrit à Odessa puisque je ne trouve rien de plus tous ces jours-ci. Que vous êtes épargneuse de vos lettres ! Et pourtant vous savez bien si je les attends ! Mais il y a des gens fortunés que l'on ne peut pas gronder et qui ne méritent jamais qu'on le fasse parce que, quoi qu'ils fassent, c'est bien fait. Comprenez-vous cela ? C'est la vérité même et Dieu me préserve d'en sortir ! Avez-vous reçu ma lettre recommandée ? Encore une fois ce n'est pas trop joli mais toujours cela pourra être à Rome parmi d'autres choses et vous rappellera Novgorod. Que devient le portrait de votre amie ? Que devient surtout votre santé ? Que je voudrais vous savoir bien ! Que m'importe tout si ce n'est vous ? J'ai écrit à Victor, et d'une modestie un peu fastueuse. Cela m'a paru de rigueur pour maintenir les choses sur un bon pied. Ai-je bien fait ? Adieu. Pensez un peu à moi ma belle chère bonne et meilleure amie. J'embrasse Bébé. Beaucoup d'affection à Mme E. Quand quittez-vous Marielund ? Où faudra-t-il vous écrire ? Bien des baisers à Lala et aussi à Frédéric un peu. A vous. Je vous baise les mains bien dévotement.

Samedi, 5 h. du matin.

Nous allons partir pour le monastère de St-Serge à Troïtza. Hier au soir nous avons dîné chez le Prince Gouverneur de Moscou, et nous avons eu ces fameux Bohémiens. C'est bien dégénéré. Les femmes ont le costume européen un peu plus bizarre, avec force fanfreluches et des couleurs tranchées, mais pas de caractère véritable. On chanta *Mme Angot*, le *Juristen Waltzer*, etc. Le reste, ce qui est censé bohémien, ce sont des airs persans défigurés et ramenés au système de musique occidental. Je vais tâcher d'avoir le portrait de la belle Zina, la plus jolie des Bohémiennes et je le joindrai à cette lettre. Ce qui me touche beaucoup plus c'est que le prince Ouvarow, ancien ministre, m'a fait l'honneur de me donner, après l'avoir aussi offert à l'Empe-

reur, son bel et grand ouvrage sur les colonies grecques de l'Euxin avec des planches¹. C'est admirable et fort rare. Je rapporte aussi de grandes planches de monuments anciens de Moscou que m'a données le Comte Tolstoï. Bref je suis enchanté ! Je pars maintenant. Adieu. Je ne peux pas cesser de penser à tout moment à vous écrire et rien ne m'arrive qui n'ait sa principale valeur dans ceci, que je vous l'écrirai. C'est le grand point. Combien j'aimerais mieux vous le dire...

Dimanche, 5 h. 1/2 matin.

Je continue mon histoire et vous dirai donc que le dîner de vendredi chez le Général Gouverneur a été fort brillant. C'est le Warendorf de la Russie². Jugez de la différence des proportions ! Mais c'était un peu peine perdue. Nous autres Brésiliens n'en étions pas dignes, à commencer par notre auguste maître. Hier nous sommes partis pour le grand monastère de St-Serge à Troïtza. Je vous dirai que, pendant que les Bohémiens chantaient, la veille au soir, on m'avait traduit une de leurs chansons qui disait : « Donne-moi un baiser, donne-moi deux baisers, trois, quatre, donne-moi des baisers à en mourir. » Cela m'a fait penser à beaucoup de choses et j'ai voulu vous écrire pour Amynèh³. Dans le chemin de fer, l'Empereur lisait. Je me suis mis à l'autre bout du salon et j'ai commencé à écrire sur mon carnet. Cela n'a pas duré longtemps que Sa Majesté qui me regardait de temps en temps m'a dit : — Vous faites des vers ! sur quoi ? Je l'ai dit. — Combien de stances ? — Six. — Je vais en faire aussi. Là-dessus l'Empereur a si bien travaillé que voilà sa pièce dont il m'a donné l'original au crayon. Il ne l'a finie que dans le monastère où il m'a dit tout d'un coup : — C'est fait ! pendant qu'on lui montrait et expliquait un tas de choses. Ce que c'est que le fond du cœur ! Voilà la traduction du portugais.

« Donne-moi un baiser, petite Tzigane donne-moi un baiser... Un seul ! Mais non je veux davantage. Tu as tant, tant de charme ! Je veux des baisers jusqu'à tuer ou bien mieux jusqu'à mourir, afin de pouvoir ressusciter à la chaleur d'un de tes regards, d'un de ces regards qui éclairent comme une nuit pure, brillante, sans étoiles

¹ Il s'agit du *Voyage archéol. dans le midi de la Russie et sur les bords septentr. de la mer Noire* du comte Serge Semenovitch Ouvaroff (1785-1850), paru à Saint-Pétersbourg en 1852.

² Henrik Gustaf Wahrenorf (1806-1881), maréchal de la cour de Suède.

³ Nous n'avons pu identifier cette personne.

» où tous mes rêves se réfugient. Mais la nuit donne la rosée aux plantes altérées et sur tes joues si douces courent des filets de larmes.
 » Ne t'afflige pas ma chérie si je te prends encore un baiser, ce sont des roses dans ma vie, et il est si bon de les faire naître ! Laisse-les couler ! Ce sont des boutons sans épines... Mais n'y touche pas, car les baisers en sortiraient par millions ! »

Voilà les vers de mon auguste maître. Ne sont-ils pas bien méri-dionaux ? Moi je les trouve charmants.

Maintenant voici les miens :

*Mon cœur est triste, triste triste.
 Mon pauvre cœur va s'éclater
 Pourtant, pourtant, je lui résiste
 Autant que je peux résister.*

*Pour être gai murmura-t-elle
 Ami chéri, fais un effort.
 — Embrasse-moi, ma chère belle
 Embrasse-moi bien fort, bien fort.*

*Mon cœur est triste triste triste
 Il est si plein ! comment lutter ?
 Contre les pleurs que Dieu l'assiste
 Car, moi, je ne puis l'assister.*

*— Ne veux-tu pas murmura-t-elle
 Ami chéri, faire un effort ?
 Embrasse-moi, ma chère belle
 Embrasse-moi plus fort, plus fort.*

*Mon cœur est triste, triste, triste !
 Tant de chagrin va m'emporter
 Un tel ennui quand il existe
 On ne saurait le supporter.*

*— Ne cède pas, murmura-t-elle
 Ami chéri, fais un effort.
 Embrasse-moi, ma chère belle,
 Embrasse-moi jusqu'à la mort !*

Envoyez cela je vous prie à Amynèh. Maintenant l'Empereur veut les traduire en portugais. Je doute que cela aille.

Le monastère est splendide, fou d'architecture mais des églises, mais des maisons, mais des bâtisses peintes, tout cela gros rouge, gros

bleu, gros blanc, gros vert avec des motifs d'or. Ornmentation insensée, guirlandes, pots de fleurs sculptés ou peints, au milieu des arbres et des gazons, c'est prodigieux et étourdissant. Le vieux Archimandrite (il a 83 ans) nous a reçus dans son lit ; il est malade. Il nous a comblés d'images saintes. Nous avons diné, nous sommes ravis. Le soir, de retour à Moscou, mon concert a eu un succès fou. Je vous envoie le programme¹. Adieu maintenant on va m'appeler. Il faut que je finisse. Ecrivez-moi que j'aie plusieurs lettres à Odessa. Tout cela est bien ennuyeux. Une seule lettre ! Ne suis-je pas un bon correspondant ? Je vous baise les mains des milliers de fois. J'embrasse Bébé. Je me recommande au souvenir de Mme Elisabeth.

Je ne vous envoie pas la photographie de Zina. Cette belle personne la vend à poids d'or.

Kiew, 19 septembre 1876.

Nous sommes arrivés ici hier au soir à 10 h. après avoir été depuis Moscou deux jours et une nuit en wagon. Sa Majesté a voulu aller au Tivoli de l'endroit jusqu'à 11 h. et y voir la nuit dans les ténèbres. Il est 5 h. et je vous écris en hâte pour vous prier de m'envoyer à Athènes votre itinéraire : chez Mme la baronne de Guldencrone².

¹ La lettre contient en annexe le programme imprimé du concert, donné à Moscou, dont Gobineau avait été l'ordonnateur. Le voici :

- | | |
|---|------------------|
| 1. <i>Quatuor pour instruments à cordes</i> (sol maj.) | Joseph Haydn |
| exécuté par MM. Grjimali (1 ^{er} violon),
Brodsky (2 ^e violon), Gerber (alto) et Oberberg (violoncelle). | |
| 2. Air de l'Opéra <i>Ferramoro</i> (Lalla-Rook) | A. Rubinstein |
| chanté par Mlle Sviatkoffski. | |
| 3. <i>Sérénade et Caprice pour violon</i> | A. Rubinstein |
| exécuté par M. Grjimali. | |
| 4. Air de l'opéra <i>Aïda</i> | Verdi |
| chanté par Mme Kotschetoff-Alexandroff. | |
| 5. Andante du <i>Quatuor en ré maj.</i> pour instruments à cordes | P. Tschaikoffski |
| exécuté par MM. Grjimali, Brodsky, Gerber et Oberberg. | |
| 6. Air de l'opéra <i>Rousslan et Ludmilla</i> | M. Glinka |
| 7. a) <i>Nocturne</i> pour piano | F. Chopin |
| b) <i>Valse</i> pour piano | A. Rubinstein |
| exécutés par M. N. Rubinstein. | |
| 8. <i>Ave Maria</i> pour chant, violon, harpe et orgue | Gounod |
| exécuté par Mmes Kotschetoff-Alexandroff, Eichenwald,
MM. Grjimali et Langer. | |

² La fille aînée de Gobineau, Diane (1848-1930) avait épousé, en 1866, le baron danois Ove de Guldencrone (1840-80), officier de marine et aide de camp du roi Georges I^r de Grèce, auprès duquel Gobineau représentait Napoléon III.

Quand serez-vous en Italie ? Où ? Dites-moi cela bien clairement. Adieu. Je ne vous écris que pour cet indispensable. Je me porte comme trente bonshommes en bronze. Mille compliments à Elisabeth. J'embrasse Bébé et vos mains avec le dévouement le plus entier.

F.

Odessa, 24 septembre 1876.

Peut-être cette lettre vous trouvera-t-elle encore à Marielund, mon amie si chère ; en tout cas Elisabeth vous la renverra certainement de suite et comme vous aurez à peine le temps d'être en Hollande elle vous arrivera mieux que si je vous l'adressais déjà à Amsterdam. J'ai enfin trouvé de vos nouvelles en arrivant. L'affaire de Nevers me désole et m'a rendu toute ma journée lourde et chagrine. Je ne peux pas m'habituer à l'idée que vous ne sortez pas de vos ennuis aussi vite que je voudrais et que cela me paraît si simple et si nécessaire. Vous ne devez pas avoir d'ennuis daucun genre, mais surtout de celui-là. Ce n'est pas fait pour vous. Voyez, je vous en prie, plus au clair l'affaire Farfara et prenez très sérieusement, sans violence mais sans faiblesse [des mesures] pour sortir de cette position inadmissible. J'espère qu'en partant il aura laissé quelqu'un de responsable et qui pourra vous donner une solution. L'affaire de Mademoiselle m'ennuie aussi d'autant plus que j'ai eu comme vous des illusions là-dessus. Si vous pouviez vous en débarrasser soit directement soit au profit de quelqu'un ! Ce que je vois de bon c'est que vous trouverez Zaluski¹ à Rome. Cela est excellent. Maintenant je viens à mes histoires. Nous avons donc été à Kiew. Je vous ai écrit de là. Je n'ai rien à ajouter. Nous avons fait un voyage charmant à travers les plaines immenses qui fournissent le bled à toute l'Europe depuis le temps d'Hérodote. Nous avons vu ces paysans slaves qui sont bien les fils directs des Scythes laboureurs et nous sommes arrivés ici en belle vue de la mer Noire. Odessa est un immense magasin, le commerce et celui des bleus surtout y est tout. Ce matin l'Empereur et moi sommes allés voir des magasins où on accumule les grains par montagnes.

¹ Le comte Charles Zaluski, diplomate autrichien ; secrétaire de légation à Stockholm, où il se lia d'amitié avec Gobineau et avec la comtesse de La Tour ; on les appelait, dans le monde diplomatique, « les trois calenders, fils de rois » (*Les Pléiades*, livre I^e, chap. II^e) ; Zaluski devint conseiller d'ambassade auprès du Saint-Siège en 1876.

Sa Majesté a voulu monter dessus à pas comptés et enfonçait jusqu'à mi-jambe sans avancer. J'ai eu cet honneur d'inventer d'y monter en courant ; je suis tombé deux fois mais pourtant j'ai atteint le haut. Nous avons vu des marchés, des jardins charmants. C'est un pays méridional où il fait très froid ou si vous aimez mieux un pays septentrional où il fait très chaud, des pastèques en quantité, du maïs et pas d'arbres et bien de la neige l'hiver et des Tatares tant qu'on en veut et des Polonais et des Juifs et des Français et le diable. C'est très amusant et très intéressant. Surtout c'est immense et on ne peut pas nier qu'il y ait là une force énorme. Aussi je vous laisse à penser les conversations, les discussions, les objections et les admirations. Je vous assure que malgré que nous ne nous ménagions guère, je me porte admirablement et comme cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Nous partons demain pour la Crimée. Nous irons voir Sébastopol, Symphéropol, Nicolai[e]ff et Livadia pour rendre visite à l'Empereur Alexandre. De là nous reviendrons nous embarquer pour Constantinople. Là je ne sais pas encore très nettement ce que je ferai. Si je vais en Syrie, je vous l'écrirai et alors je serai à Rome vers le 15 décembre. Si je retourne de suite à Stockholm, je vous demanderai comment je pourrai faire l'équivalent de Rome et comme je le trouve difficile je ne sais que penser. Attendons jusqu'à Constantinople. Elisabeth est bien enfant pour une personne si sage. Je vous envoie une lettre de M. de Banville¹ qui vous fera plaisir. Adieu ma plus chère affection. A vous du fond du cœur. J'embrasse vos mains très tendrement. J'embrasse bien aussi Bébé.

F.

... Un libraire de livres français demande à Paris 100 exemplaires d'*Amadis*² et les paye comptant. Il pense avoir à en demander d'autres. Voilà une bonne chose n'est-ce pas ?...

¹ Il s'agit de la lettre pleine d'admiration et de sympathie que Théodore de Banville avait écrite de Paris, le 8 août 1876, à Gobineau, au sujet d'*Amadis* dont il avait fait un compte rendu très élogieux dans le *National* du 31 juillet (cf. Schemann, *Quellen*, II, p. 277, et F. Baldensperger, *Deux lettres inédites de Th. de Banville à Gobineau* in « Rev. de litt. comparée », III (1923), pp. 465-68). La réponse de G., du 5 septembre 1876, a été vendue aux enchères en oct./nov. 1958 (Catal. d'autogr. Henri Saffroy, 3, quai Malaquais, Paris vi. Liste hors série N° 18, au N° 1763). Lettre de trois pages et demie in-8^o. G. annonce qu'il va partir pour Saint-Pétersbourg où il doit rejoindre l'Empereur du Brésil. Il ne sait où il va ni où il s'arrêtera : « ... Peut-être dans les steppes de l'est ; peut-être au Caucase, peut-être à Constantinople... ».

² *Amadis*, poème. Paris, E. Jouaust, Libr. des Bibliophiles, 1876.

Odessa, 24 septembre 1876.

Soyez assez bonne pour donner à Aminèh cette algue rouge et cette petite fleur jaune. Je viens de la cueillir dans une promenade que nous avons faite, l'empereur et moi, dans un jardin au bord de la mer. C'était absolument la baie de Naples. Une eau si bleue, si claire, un si beau ciel ! Des constructions tout italiennes, des statues, c'était charmant. Tout en causant, je pensais à ce que vous alliez voir en Hollande d'excellent et de si différent. Voilà donc cette algue rouge et cette fleur jaune, le résultat de mes pensées du dessous, car nous parlions de choses fort sérieuses en cherchant des coquillages pour envoyer à la Princesse Impériale. De sorte que nous avions tous deux notre pensée en dedans tout en causant. Voyez-vous un grand souverain cherchant des coquilles et un ministre les lui trouvant aussi ? Que dirait Bébé ? C'est effrayant !

Sébastopol, 25 septembre 1876.

Depuis que nous sommes partis d'Odessa, bien chère personne si aimée que vous êtes, nous avons été menés et roulés dans un tel tourbillon que je n'ai pu finir ni même attraper une lettre que j'y avais encore commencée pour vous et que je finirai quand je retrouverai mon buvard et ma malle qui le contient. Nous sommes venus par mer d'Odessa ici. Nous avons visité tous les travaux du siège. La ville est en pleins décombres comme au moment même de la prise. Ruines ici, tranchées là, destruction et bouleversement partout. C'est saisissant et il en résulte une impression bien vive de l'épouvantable stupidité des vainqueurs. On comprend à quel degré va leur bêtise et cela fait admettre ce qui est arrivé depuis. De Sébastopol nous avons été par le chemin de fer à Bagtchi-Séray, l'ancienne résidence des Khans tatares. C'est une ville toute et absolument musulmane et orientale. L'ancien palais y est admirablement entretenu. Les salles officielles, les appartements du Khan de la Crimée, le cabinet du prince donnant sur un petit jardin mystérieux couvert d'arbres ; on croirait bien y voir passer dans le feuillage Fatime et Ayesha ; moi je suis bien sûr que j'y ai vu Amynèh, la mienne que je vois partout. Figurez-vous un enchantement. Nous sommes montés à cheval, nous avons été à travers des gorges adorables, rochers prodigieux, végétation sans pareille, voir une ancienne ville antique devenue ville byzantine puis tatare, puis

résidence de la secte juive de Karaïm¹. C'est sur la crête d'une arête de rochers. Nous étions comme ivres d'admiration. Nous avons dîné au palais, nous avons eu de la musique tatare pleine de caractère et bien autrement saisissante que celle des Bohémiens de Moscou. Ce serait incomparable cette journée-là si nous n'avions eu celle du lendemain. Partis en poste pour aller à la résidence impériale de Livadia, nous avons longé la côte méridionale de la Crimée. Figurez-vous la route de la corniche de Nice à Gênes avec une teinte asiatique, une mer merveilleuse, les souvenirs de Nice et de Villefranche, même de la colline de Simier². Des montagnes volcaniques admirables à la gauche et des villages tatars mêlés à des villas de grands seigneurs russes. Nous avons couché à Yalta, la Nice du pays. Nous avons passé la journée [en] partie avec la famille impériale, l'Empereur, l'Impératrice, la Duchesse d'Edimbourg³, les Grands-Ducs Serge et Nicolas⁴ et force gens aimables. Nous sommes allés ensuite à Aloupka, une résidence moitié moyen âge moitié orientale, grandiose dans les deux styles, où pendant qu'on se promenait je suis resté à causer avec la princesse Woronzow⁵, la maîtresse du logis. Que de belles choses, que de belles œuvres il y a là ! Et au fond de la Crimée à côté du Caucase. Nous sommes partis ce matin à 5 heures. Nous sommes de retour à Sébastopol. Je vous écris ceci pendant que nous attendons le bateau. Nous retournons à Odessa où nous serons demain. Nous nous embarquons de suite pour Constantinople où je trouverai certainement une lettre de vous. Là je vous dirai ce que je deviens. Adieu. J'ai bien hâte de savoir où vous êtes, ce que vous faites, tout, tout, tout car quelle

¹ Secte juive née au VIII^e siècle, en Asie ; les Caraïtes rejettent l'autorité du Talmud et des rabbins, n'admettant que celle de l'Ancien Testament. Etablis en Crimée dès le XIII^e siècle, dans le Caucase et en Russie, les Caraïtes s'y maintinrent jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En 1877, d'après les *Mitteilungen* de Petermann, on en comptait encore 2000 en Crimée. Dom Pedro, qui savait l'hébreu, entra à plusieurs reprises en contact avec des communautés juives. A San Francisco, il discuta de questions de langue sémitique avec deux rabbins et traduisit à livre ouvert des passages d'anciens textes hébraïques. (Heitor Lyra, *Historia de Dom Pedro II*, t. II, 1939, pp. 375-76.)

² Cimiez (Alpes-Maritimes).

³ Princesse Marie-Alexandrovna, grande-duc'hess'e de Russie, fille d'Alexandre II (1853-1920), mariée le 17 octobre 1874, à Saint-Pétersbourg, au prince Alfred-Ernest-Albert, duc d'Edimbourg.

⁴ Probablement le grand-duc Serge Alexandrovitch, fils d'Alexandre II, gouverneur général de Moscou, et le grand-duc Nicolas Nicolaevitch *senior*, fils de l'empereur Nicolas I^{er}, qui commanda les armées russes en 1877-78 dans les Balkans.

⁵ Veuve du prince Semen Semenovitch Woronzow, administrateur du Caucase.

est la minute où je ne pense pas à vous ? J'embrasse vos mains tendrement, si tendrement.

F.

Odessa, 26 septembre 1876.

Nous arrivons. J'ai un moment pour écrire et nous partons dans trois heures pour Constantinople. Maintenant je puis vous dire comment les choses s'arrangent. Je resterai avec l'Empereur quelques jours que Sa Majesté va passer là. Puis je le laisserai commencer son voyage en Syrie, en Palestine, en Egypte. C'est vraiment trop long pour que je l'accompagne. Je le quitterai donc et retournerai à Stockholm par Athènes, Brindisi, Milan, Vienne, etc. Voici le plan général. Mais dites-moi bien ce que vous allez faire. Jusqu'à quelle époque restez-vous à Paris ? Quand irez-vous à Rome ? Tout cela décidera de beaucoup de détails de mon voyage de retour. Ecrivez-moi à Athènes. Je saurai ce que je devrai faire. J'espérais trouver une lettre de vous en arrivant ici et je suis attristé qu'il n'y ait rien. Mais je ne me monte pas la tête. Evidemment ce n'était pas possible. Nous allons trop vite mais j'aurai quelque chose à Constantinople. Mon idée est en quittant de là et d'Athènes, d'aller à Milan voir ce que devient le monument¹. De courir tout droit par Berlin à Stockholm si je n'ai pas eu en route l'espérance de vous rejoindre quelque part et de prendre un congé vers février ou mars ou avril comme c'était convenu et alors d'aller vous trouver. — Grâces au ciel, voilà votre lettre du 23 qui m'arrive au moment de partir ! Que j'en suis content ! Vous avez eu mal aux yeux ? Je n'en savais rien. Tant mieux que j'apprenne la guérison avant d'avoir su la maladie. Je ne puis vous écrire à Amsterdam jusqu'au 5 ; car nous sommes le 30. Je ne pourrai mettre cette lettre à la poste à Constantinople qu'après-demain. Je vous écrirai donc à Paris. J'ai peur de ne pas vous voir en octobre. Mais ce n'était pas probable puisque vous ne serez pas à Rome. Il ne faut pas se buter à l'impossible. Après tout, qui sait ? Ecrivez-moi vite à Athènes chez la baronne du Guldencrone sans plus. Adieu. Je n'ai que le temps de finir ici. Comme nous arriverons le matin, après-demain, à Constantinople, il est possible que je n'aie pas une minute pour ajouter même un mot. Alors ce sera le lendemain ou le surlendemain et je finirai mes informations. Je vous baise les mains aussi tendrement que vous savez.

F.

¹ Monument funéraire qu'avait commandé à Gobineau le duc Melzi (voir p. 189, note 3).

Je suis bien désireux de savoir que votre mal d'yeux n'a pas eu de suite, que le portrait d'Elisabeth a été plus avancé que vous n'espériez et ce que la Hollande et ses maîtres vous ont donné. Lisez cette lettre-ci¹, elle vous amusera ; elle m'a amusé beaucoup et, dans un certain sens, fort touché. J'espère que vous la prendrez dans ce sens-là car vous êtes terrible quand vous prenez les choses à rebours, comme, par exemple, la chanson de bohémien. La mienne est purement et simplement une musique triste. Celle de l'Empereur est une recherche de concetti à l'espagnole. Vous avez cherché dans l'une et dans l'autre beaucoup plus qu'il ne devait y avoir. C'est égal, vous êtes la perfection même. Adieu. Ecrivez-moi donc toute de suite à Athènes chez Mme de Guldencrone.

[Ajouté à la suite de la lettre du 24 septembre 1876.]

Constantinople, 7 octobre 1876.

Je vous ai écrit dans l'intervalle, chère, chère aimée et ma lettre continuera en parlant d'autres choses et d'autres lieux. J'ai perdu l'algue rouge ou du moins je ne la retrouve pas. Mais ça ne fait rien. Voici en place une feuille de myrte prise sur la plus grande hauteur au-dessus de Scutari d'Asie. On voit de là un spectacle unique, toute la ville et sa forêt de minarets et de dômes, la mer de Marmara jusqu'à l'Olympe d'Asie et de l'autre côté le Bosphore presque entier. Quelle ville ! Quel monde ! Mais tout m'est constamment presque gâté par l'idée que vous n'êtes pas là ! Je voudrais tant jouir de tout cela avec vous. La moitié du charme s'en va, plus de la moitié. Que de choses j'aurai à vous raconter ! Mais les plans de marche sont changés. L'Empereur au lieu de partir d'ici pour la Syrie et de me quitter dans quelques jours a fait noliser un bâtiment et m'emmène d'abord à Brousse et à Nicée. Ensuite nous partons le 14 pour les Dardanelles et nous y resterons jusqu'au 19 pour visiter toute la Troade. Nous serons à Athènes le 20 ou le 21 et l'Empereur m'emmène dans toute la Grèce. Nous reviendrons à Athènes vers la fin du mois et alors nous nous quitterons. De cette façon-là, je vous verrai peut-être. Ecrivez-moi vite à Athènes chez Mme de Guldencrone ce que vous faites. Pouvez-vous être en Italie au commencement de novembre ? Je prolongerai bien de huit à dix jours pour vous voir et même de quinze. Dites-moi ce que vous pouvez faire. Ceci est bien important. Les yeux

¹ Cette lettre n'a pas été retrouvée.

vont-ils tout à fait bien ? J'espère que oui. Ne vous fatiguez pas. Soignez-vous tant que vous pouvez pour ce qui vous aime et a si grand besoin de vous. Comment, Elisabeth ne veut pas même que vous parliez d'elle dans les lettres qu'elle écrit pour vous ? Mais c'est de la manie. Remerciez-la bien de ma part. Adieu. Je vous écris comme toujours en courant. Je ne vous ai pas dit que j'ai promis d'écrire un article sur l'éducation des femmes en Russie. C'est le comte Tolstoï qui m'a témoigné le désir de l'avoir et on s'est chargé de le faire paraître dans la *Revue des Deux Mondes*¹. Ce sont des gens actifs, habiles et qui font ce qu'ils ont à faire. J'ai vu ici l'ambassadeur de France, M. de Bourgoing², très poli, très empressé pour moi, mais quelle nullité épouvantable. Il n'est préoccupé que d'une idée, c'est que les catastrophes n'arrivent qu'avec son successeur, le reste lui est égal. Figurez-vous que j'ai vu Sainte-Sophie, le soir, pendant la prière. C'est à ne pas croire de beauté et de majesté. On nous avait fait entrer par une porte dérobée dans les galeries d'en haut. Je vous raconterai aussi cela. Le sultan m'a donné la main ! Ça ne s'était jamais vu. Mais j'ai des mondes de choses à vous dire et vous à moi. Et la Hollande ? J'embrasse Bébé et vos mains chères.

F.

Je vous envoie une lettre de V[ictor]. J'ai répondu déjà.

Constantinople, 12 octobre 1876.

J'arrive ce matin ici revenant de l'Asie Mineure où nous avons vu Brousse et Nicée. Mais j'ai de l'humeur. Non pas que ce que nous avons vu ne soit admirable de tous points. Mais je ne puis admettre cette manière de voyager à l'américaine, comptant les heures, les quarts d'heure et les minutes et moins pressé de voir que d'avoir vu dans le moins de tems possible. Mais ce qui surtout m'exaspère en ce moment c'est qu'Honoré m'écrit qu'il ne sait comment envoyer le *Byron* en Angleterre³ parce que tout le bateau est chargé. Cet imbécile

¹ Cet article n'a jamais paru.

² Jean-Franç. Guill. de Bourgoing (1821-1882). Entré au ministère des Affaires étrang. en 1841, ne remplit aucune fonction publique sous la II^e République et sous l'Empire ; ministre plénipot. à La Haye en 1871, à Rome de 1873 à 1875, puis à Constantinople, d'où il fut rappelé en décembre 1877 et mis à la retraite. Auteur d'une *Histoire polit. de l'Emigration pendant la Révol. franç.*, 4 vol., Paris, 1865-85.

³ Maquette en plâtre d'une statue du poète, exécutée à l'occasion d'un concours ouvert à Londres pour l'érection d'un monument Byron ; cette maquette se trouve actuellement dans la collection Gobineau, à la Bibl. nationale et univ. de Strasbourg.

s'y est pris au dernier moment. Si je manque cette affaire-là comme je vais la manquer... Mais, après tout, pourquoi m'exciter ? Ce qui sera, sera. Brousse est merveilleux et charmant. Cette vallée de l'Olympe d'Asie a une grâce et une beauté qui ne laisse rien à souhaiter. Mais Nicée m'a charmé encore davantage. Nous y sommes allés de Brousse moitié à cheval moitié en voiture ; nous avons couché deux jours de suite dans une maison turque ravissante et hier matin quand on a déjeuné à 5 heures, j'ai fait remarquer à l'Empereur que l'on parlait à table entre une douzaine de personnes présentes turc, persan, arabe, anglais, portugais, français et allemand. Le lac de Nicée, les murs et les tours de la ville qui sont ceux que Richard Cœur de Lion, Philippe Auguste et les Croisés ont pris d'assaut, tout cela est un trésor pour le second *Amadis*¹. Nous partons après-demain pour la Troade. Je calcule qu'à la fin d'octobre, je serai libre. Serez-vous en Italie dans les premiers jours de novembre ? C'est ce que je ne puis savoir avant Athènes dans cette horrible disette de lettres où je suis. Enfin patience jusqu'au 21. Je voudrais tant avoir repris mon fil avec vous. Tenez ! Prenez cette citronnelle avec vénération. C'est un derviche persan qui me l'a donnée dans les ruines de l'Agia Sofia, Sainte-Sophie de Nicée. Je lui ai demandé de prier pour une personne particulière. Il m'a bien promis de le faire. Adieu. Je ne vous en dis pas plus long pour aujourd'hui. Les *Nouvelles Asiatiques* ont paru². Voulez-vous les envoyer prendre chez Didier ? J'embrasse Bébé et vos mains bien tendrement.

F.

P.-S. Je vous envoie un article d'un journal russe. Cela vous donnera l'idée générale de la façon dont j'ai été reçu et considéré dans notre voyage. Ce n'est plus cette bonne Suède, que je n'ai aucune raison désormais pour ne pas vouloir quitter au plus vite. Mais Dieu bénisse la Norvège et Arsenalsgatan³.

¹ *Amadis*, poème, Paris, Plon, 1887. — Un premier *Amadis*, publié en 1876, ne donnait que le 1^{er} livre, le seul composé à cette date, de ce très long poème. L'édition de 1887, posthume, comprend trois livres, et une préface de Mme de La Tour. Pour la description de Nicée, voir livre II, chant I, *Les offres de Viviane*, pp. 163-166.

² Elles parurent à Paris, chez Didier, au printemps 1876.

³ La légation d'Italie était sise Arsenalsgatan 2. C'est là que Gobineau offrit à son amie, le soir de Noël 1874, le manuscrit de *La Renaissance*, qu'il lui dédia. — Quant à la Norvège, c'est lors d'un voyage que fit dans ce pays, en juillet-août 1873, le corps diplomatique de Stockholm pour assister aux fêtes du couronnement du nouveau roi de Suède et de Norvège Oscar II à Trondhjem et à Christiania,

« On nous écrit de Moscou que le 2 septembre l'institut Lazarew des langues orientales¹ a été honoré de la visite de l'empereur Dom Pedro. Sa Majesté y est arrivée vers midi, accompagnée de S. Exc. le comte Tolstoï, ministre de l'instruction publique, et de M. le comte de Gobineau, le célèbre orientaliste français. Reçu à l'entrée de l'établissement par MM. Ivanow, adjoint du curateur, et Kanonow, inspecteur de l'institut, l'empereur a passé d'abord à la grande salle de l'école, où les professeurs ont eu l'honneur de lui être présentés ; de là Dom Pedro est entré dans la bibliothèque, où il a examiné avec beaucoup d'attention les manuscrits arméniens qui s'y trouvaient, notamment un exemplaire rare de l'Evangile en langue arménienne, au sujet duquel le professeur Emine a donné des explications à Sa Majesté.

» Dom Pedro s'est rendu ensuite dans les classes. Dans la huitième, les élèves prenaient une leçon de grec ; l'empereur a indiqué à deux élèves les passages d'un discours de Démosthène [sic] dont il désirait entendre la traduction ; l'un de ces jeunes gens, un Russe, a fait la traduction du grec en français, l'autre, un Arménien, du grec en latin.

» Dans les classes spéciales, Dom Pedro a assisté à des cours d'arabe, et a proposé à un élève, connaissant bien l'allemand, de traduire en cette langue un passage du Coran.

» M. le comte de Gobineau a aussi questionné les élèves et leur a communiqué ses observations recueillies en Orient sur la manière dont le Coran est étudié dans les écoles musulmanes.

» Entré dans la bibliothèque du cours spécial, l'empereur a examiné avec beaucoup d'intérêt... » [L'article a été coupé à cet endroit.]

En vue de Troie, 16 octobre 1876.

C'est une chose singulière que la vue des lieux auxquels s'attachent de si grandes traditions idéales me laisse en définitive assez froid, ma bien chère amie. Nous avons parcouru la plaine hier et fait quatre à cinq heures de cheval ; nous avons traversé deux fois le Scamandre. Le pays est certainement magnifique, bien que très inférieur à l'aspect de la plaine de l'Olympe à Brousse et à la vue du lac de Nicée ; mais

que fut conclu entre Gobineau et Mme de La Tour le pacte d'amitié qui devait les lier jusqu'à leur mort.

¹ Fondé à Moscou en 1814 par les frères Joachim et Ivan Lazarev, membres d'une riche famille arménienne, l'Institut Lazarev des langues orientales devint, en 1844, une école préparant les fonctionnaires pour le Caucase (Arménie et Géorgie) ; par décret du 6 décembre 1872, il fut transformé en institut philologique divisé en onze classes, dont les trois dernières avaient les mêmes conditions d'entrée que pour l'Université. On y enseignait l'arménien, le géorgien, le turc, le persan et l'arabe.

voulez-vous que je vous l'avoie, bien que l'Ida soit là devant mes yeux d'un côté et Ténédos de l'autre ? Pour une histoire si peu historique, pour des appropriations de lieux si peu positives, j'aime mieux ce qui se passe dans ma tête et ce que je vois avec les yeux de l'esprit. Nous sommes sur un navire à vapeur que l'Empereur a nolisé. Il est 5 heures du matin. Nous allons partir et monter à cheval de nouveau pour aller voir un nouvel emplacement où Troie a pu être après avoir vu hier les fouilles de l'emplacement du grand M. Schliemann qui n'est qu'un charlatan impudent, menteur et imbécile¹. Tout cela me gâte un peu la Troade. Je vais prendre le thé et partir. Au retour je continuerai. Je vous baise les mains après avoir bien regardé votre portrait. — Nous voilà revenus de l'autre emplacement supposé de Troie. Nous avons [eu] sept heures de marche à cheval. Ensuite nous avons regagné notre bateau et nous sommes allés en face à Ténédos où nous sommes descendus et nous avons visité la ville turque. Je vous envoie quelques feuilles de myrte prises au tumulus d'Hécube et une jolie petite fleur blanche de l'enceinte de Troie. Du reste, nous avons fait le voyage dans un nuage de pédanterie avec le Dr Schliemann à droite et un autre professeur allemand à gauche. Heureusement ils s'étaient pris en horreur comme Blasius et Baldus. L'Empereur m'avait fait jurer hier matin de ne pas les contredire. J'ai tenu parole et j'ai été si fort de leur avis que je leur ai fait dire des choses inouïes et il a ri à en être malade. Mais voyez l'ingratitude ? Il m'a grondé à fond, prétenant une horreur innée pour la moquerie. Ça ne m'a pas empêché

¹ Schliemann, qui avait commencé ses fouilles à Mycènes le 5 août 1876 et les poursuivit jusqu'à la fin de l'année, les interrompit pour accompagner Dom Pedro en Troade. Dans son journal encore inédit (*Mykene-Tagebuch*), il raconte en détail la visite de l'empereur aux fouilles de Hésarlik (Troie) et à celles de Mycènes, et mentionne la présence de Gobineau : « H. M. (Pedro) arrived on Saturday the 14th inst. [oct.] at 6 1/2 a. m. by the Austrian steamer « Aquila Imperiale » Captain Tersay, in company of H. M. the Empress, the Countess of Barral, the Viscount de Bom Retiro, the Count de Gobineau actually French Ambassador at Stockholm and Dr. Carl Henning, a young German scholar whose occupation is to assist the Emperor in his scientific researches. » L'impératrice et la comtesse de Barral, qui faisait sans doute partie de la suite du prince héritier d'Italie, ne participèrent pas à l'excursion à Hésarlik et au mont Bunarbaschi. Dans sa *Selbstbiographie*, publ. par E. Meyer (9^e édit., Brockhaus-Wiesbaden, 1961, p. 78), le grand archéologue, si injustement jugé par Gobineau, mentionne également la visite de Dom Pedro à Troie et à Mycènes.

(Ces renseignements nous ont été aimablement communiqués par M. le Dr Ernst Meyer, de Berlin, l'éditeur de la correspondance et des carnets de Schliemann, que nous tenons à remercier ici de son obligeance.)

² Il ne peut s'agir que du maître d'allemand de Dom Pedro, Dr Carl Henning, jeune orientaliste qui accompagna les visiteurs à Troie (cf. note précédente).

d'en tant dire aujourd'hui que tout le monde a été pour moi, lui comme les autres et les deux savants ont été abymés, ce qui était indispensable. Nous voilà en route, maintenant, pour les Dardanelles. Nous prenons l'Impératrice qui y est restée avec ses dames et nous partons immédiatement pour Athènes. O sainte poésie ! Tu n'es pas dans tout cela ! — Nous arrivons à Athènes dans quelques instants. Pourquoi n'êtes-vous pas là ! Quel paradis ! Décidément c'est le pays pour moi, toute cette Grèce. Enfin, je vais avoir vos lettres. Je suis à bout de patience. Ne plus rien savoir de vous depuis si longtemps. Heureusement dans un minute, c'est-à-dire dans deux heures, je le saurai. Je baise bien vos mains tendrement, chère, chère amie.

Athènes, 18 octobre 1876.

J'arrive. Je trouve vos deux lettres du 23-27 et du 30. Comme c'est ancien ! Tous ces tours et détours que nous faisons tous les deux chacun de notre côté en sont cause. Mais je pense que j'aurai du fruit plus nouveau par la poste d'après-demain. En somme vos yeux vont mieux et probablement tout à fait bien. Je l'espère. Vous avez raison. Ne courez plus que le moins possible. A quoi cela vous sert-il ? Le portrait d'Elisabeth est admirable ? Rien ne m'étonne moins. Mieux que le mien¹ ? Avouez que cette réflexion est digne de vous ; mais, pourtant, du fond du cœur, je vous assure que je désire que ce soit et que chaque tableau de vous soit un progrès à tout prix. Vous allez me raconter des merveilles de la Hollande. J'en suis sûr. Avec quelle impatience j'attends vos lettres. Celles-ci me font pourtant grand plaisir. Vous voyez comme tout s'arrange. Je ne quitterai pas Athènes assurément avant l'Empereur et nous allons aller encore voir Argos, Mycènes, probablement Sparte. Son départ est à peu près fixé pour le 28 [octobre] et le 1^{er} novembre. Je resterai après lui quatre ou cinq jours encore. Cela nous fait vers le 8 ou 10 novembre. J'espère qu'à ce moment-là vous serez en Italie. Répondez-moi vite ici là-dessus. Vous le pouvez très aisément et nous allons nous retrouver. Vous dites : pas pour longtemps et une séparation longue ensuite. — Je ne sais pas. Il me semble que les choses n'ont pas cet air-là. Stockholm me fait l'effet de ne plus être tant collé à moi ni moi à lui. C'est peut-être l'impression de ce que je traverse. En Russie et à Constantinople on me traite d'homme illustre, célèbre, etc., etc. Ici c'est autre chose. On se jette dans mes bras en pleine rue. Je ne fais que sourires et

¹ Voir p. 197, note 1.

bonne mine. On est heureux de me voir et sur tous les tons on me répète avec la conviction méridionale : on vous aime tant en Grèce ! — Je sais bien... Mon Dieu, certainement ! Mais avouez que cela vaut mieux que les grossièretés et les platiitudes suédoises. Du reste, l'Empereur est charmé des Grecs. On le reçoit partout avec une sympathie la plus respectueuse du monde et comme ils savent qu'il ne veut pas d'officiel, la foule se tient nud tête, sans pousser le moindre cri. C'est assez gentil. Il a refusé les loges du Roi. Ici toutes les loges au théâtre sont des propriétés de familles. On lui a fait dire que tous les propriétaires mettaient leurs loges à sa disposition et que puisqu'il lui était agréable de payer, on recevrait l'argent. Avouez que c'est aimable et délicat ? Je vais à l'Acropole avec Sa Majesté tout à l'heure. Diane est très bien, très affectueuse et tout à fait éclairée sur sa mère. Les enfants sont fort gentils. Marika et Zoé¹ ont été bien aimables aussi. Mais comme je suis dans un autre monde ! Dans un monde incomparable où il y a tant d'étoiles ! que les autres constellations ne sont plus visibles. Adieu. Je vous écris en courant comme vous pensez. Non ! Je ne crois plus à la guerre pour le moment, puisque vous voulez de la politique et je n'y crois pas parce que si les Turcs sont pourris ce qui est incontestable, l'Empereur Alexandre ne l'est pas moins. Je vous en raconterai des choses inouïes. Adieu, j'embrasse tant et si bien Amynèh ! Dites-le lui et Bébé aussi. Mille tendres respects.

Athènes, 24 octobre 1876.

Voilà bien des jours et des jours qui passent et j'en suis resté aux dernières lettres de Marielund. Il me semble, amie de mon cœur, que vous devez être depuis le 10 à Paris. Je pourrais donc avoir des nouvelles de la Hollande et de Paris même. Pourtant je sais si bien comme ces choses-là s'expliquent que je ne veux être ni exigeant, ni tourmentant, ni inquiet... Je vous parlerai d'Athènes. J'ai été fort gâté en Russie et on a été très empressé pour moi. Ici c'est autre chose et, vraiment, il est plus doux, décidément, d'être aimé qu'admiré et je m'en soucie bien davantage. Je ne puis vous dire à quel point on est aimable pour moi et quelle coquetterie on met à me le montrer. On m'arrête dans la rue pour me serrer la main. J'ai des cartes de toute la ville. Le peuple me salue. Les journaux me déclarent l'ami constant

¹ Les deux filles de Nicolas Dragoumis avec la famille duquel Gobineau s'était lié durant sa mission à Athènes. Cf. Comte de Gobineau, *Lettres à deux Athénienes* 1868-1882, Librairie Kauffmann, Athènes, 1936.

et zélé de la Grèce, enfin je partage l'enthousiasme que l'Empereur inspire et on m'attribue une partie de l'affection très réelle qu'il montre à ce peuple, ce qui n'est pas faux. Les journaux me citent avec lui dans tous les éloges dont ils le comblient. Je vous assure que c'est très amusant et touchant. Aujourd'hui nous sommes allés à la séance de la chambre. Les députés de tous les partis nous ont fait le même accueil que les étudiants de l'Université nous avaient fait hier. Nous sommes allés faire une visite au vieux amiral Canaris, le héros¹. Il a embrassé l'Empereur dans un transport de joie et m'a tenu la main dans la sienne tout le temps de la visite qui a été longue. Il disait à sa femme : tu parleras très peu et moi beaucoup. Il a 85 ans. Et quel pays ! L'Empereur ne revient pas de cette beauté, du Parthénon, de l'Acropole. Nous irons demain à Décélie ; après-demain, à Egine ; ensuite à Delphes, à Mycènes, à Argos, à Tyrinthe. Et puis il partira pour la Syrie à la fin de la semaine ou au commencement de l'autre. Je resterai encore cinq jours pour faire partir des caisses de plâtres qu'il a achetés pour le Brésil et je m'en irai par l'Allemagne avec des lettres de lui pour des affaires qu'il recommande au prince impérial d'Allemagne² et à d'autres. Je serai à Milan vers le 15 novembre, je suppose et je verrai Melzi³. Mais peut-être aurai-je quelque lettre de vous d'ici là, soit ici soit à Bologne où je vous prie de m'écrire poste restante si vous serez à Rome et alors j'irai vous y joindre. Comme je mets à vos pieds tout ce que je puis recevoir de bon ! Comme vous servir et être à vous dépasse tout ce qui peut arriver d'autre ! Aujourd'hui à l'Académie des Beaux-Arts, dans la classe de sculpture, j'ai corrigé le travail d'un élève qui modelait d'après le modèle vivant. J'ai eu bien du plaisir à enfoncer les mains dans la terre athénienne. Au fond, j'ai grande hâte de recommencer à travailler et rien au monde ne vaut

¹ Constantin Canaris (1790-1877), héros de l'indépendance grecque. Il fut l'un des députés qui allèrent à Copenhague offrir la couronne au prince danois Guillaume de Glucksbourg, qui devint Georges Ier, et il présida le premier ministère du nouveau roi (1864-65) ; vice-amiral et inspecteur de la flotte.

² Le fils de Guillaume Ier et futur empereur Frédéric III (1831-1888), qui devait mourir après trois mois de règne. Alors qu'il traversait l'Europe pour regagner son poste, Gobineau fut reçu à Berlin, en décembre 1876, par lui et par la princesse impériale, sœur d'Edouard VII, qui avait lu et admirait les *Pléiades*.

³ Lodovico Melzi d'Eril, 3^e duc de Lodi (1820-1886) ; il avait épousé en premières noces Louise de Brignole-Sale, morte en 1869. Le duc, qui s'était remarié, le 26 octobre 1876, avec Giuseppina Barbò, veuve de son cousin germain Giacomo Melzi d'Eril, avait commandé à Gobineau un monument funéraire pour sa première femme ; il devait être érigé dans une chapelle située dans le parc même de la villa Melzi, sur les bords du lac de Côme. Les choses se gâtèrent par la suite entre Gobineau et le duc Melzi, qui refusa le monument déjà en voie d'exécution.

cela, si ce n'est être auprès de vous qui vaut plus que tout au monde. Je crois que je vous verrai et cela domine tellement tout le reste que je l'en trouve plus aimable et comme couvert d'une lumière rose qu'il n'aurait pas sans cela. Pensez-vous à moi ? Je pense bien à vous et rien ne m'est rien que pour vous, rappelez-vous en quelquefois. J'espère que la fin sera de ne pas trop rester dans le Nord. Je n'ai vraiment rien à y faire. J'ai promis de faire un article sur la Grèce dans une revue et vraiment j'ai beaucoup à dire, et sans faire contraste avec l'article sur la Russie que je ferai également. Adieu. J'embrasse bien Bébé. J'ai si hâte de recevoir de vos nouvelles ! Peut-être demain ou après. Adieu. Pensez à moi. J'embrasse vos chères mains qui font et feront de si belles choses. A vous pour toute la vie.

F.

Je reçois vos chères, chères lettres, d'Amsterdam et de Paris. Merci mille et mille fois du bonheur qu'elles me donnent. Je n'ai que le temps d'ajouter ceci à la mienne. Nous partons tout à l'heure pour le Laurium et le temple sunien. Demain pour Delphes, Mycènes, Argos, Corinthe et nous revenons le 1^{er} novembre où l'Empereur s'embarque pour la Syrie. Je le quitte donc. Je resterai après lui six à huit jours ici. J'ai à terminer des affaires pour lui. Je partirai donc à mon tour vers le 8 novembre. Je serai à Brindisi vers le 11, à Bologne, j'imagine, vers le 12 ou le 13. Ecrivez-moi là poste restante où je dois vous trouver à Rome car il n'y a pas de doute maintenant que je vous verrai. Quelle joie ! Mais je n'ai que le temps de vous écrire ceci. Ainsi je trouverai une lettre de vous à Bologne poste restante le 13 ou le 14, n'est-ce pas. J'arriverai à l'instant. Adieu. Je me hâte parce que je veux vous écrire en tout cas un mot à Turin en même temps que celui-ci pour que nous ne nous manquions pas. Adieu. J'embrasse bien vos mains chères. Comme vous parlez bien d'Amsterdam ! Vous avez peur que je perde cette lettre-là ! Quelle idée.

F.

Athènes, 27 octobre 1876.

Je vous écris à Rome. Je ne crois pas que ceci vous trouve encore à Turin. C'est donc par précaution, amie chérie, que je vous envoie seulement ceci. Je serai à Bologne le 13 ou le 14 novembre. Ecrivez-moi là ce qu'il faut faire. J'envoie ma lettre pour Rome à Zaluski. Adieu. A vous toujours et encore.

F.

A bord du *Paralos*, 27 octobre 1876.

Nous commençons notre voyage à Delphes. Je me rappelle que quand j'étais enfant, je lisais une histoire qui commençait ainsi : « Nous allions à Delphes, Lycas et moi, porter notre offrande à Apollon. » J'ai oublié le reste mais il faut que ce début eût quelque chose en soi, car je ne l'ai jamais oublié. Nous allons donc à Delphes, Lycas et moi, porter notre offrande à Apollon et nous sommes partis ce matin d'Athènes, mon amie. Nous avons été d'abord à Daphné. Il y a là un couvent fondé par des bénédictins français au XIV^e siècle, par les ducs français d'Athènes dont deux y ont encore leurs tombeaux. Rappelez-vous le second Faust et le mélange de l'Antique et du Moyen âge et vous comprendrez de suite tout le charme de ce couvent français byzantin au milieu du défilé qui mène à Eleusis. Quelle merveille ! Quels sentiments cela fait bouillir dans le cœur ! Comme cela vous met loin du monde et des choses actuelles ! Nous avons longé le rabe du golfe de Salamine. L'île, le Péloponèse au fond, le bleu, le bleu, les prestiges de couleur du ciel, de l'air, des montagnes, de la plaine, les oliviers et fin finale, le dernier mot : je ne peux pas ne pas lui écrire aujourd'hui, c'est impossible ! Comprenez-vous cela ? Nous avons vu le temple d'Eleusis. Depuis Athènes, nous suivions la voie sacrée où ont passé les processions des jeunes Athénienne. Puis nous sommes arrivés à Mégare où nous avons déjeuné. Nous avons passé deux heures dans la ville entourés par toute la population, la plus belle de la Grèce. « Doumoundé ! » criait dans son enthousiasme le vicomte de Bom Retiro et c'est vrai que les femmes, les enfants, les hommes sont admirables. Après avoir passé trois heures avec eux traités comme ces Dieux immortels qui venaient se promener là autrefois, nous nous sommes embarqués sur le *Paralos*, canonnière grecque que l'on donne à l'Empereur pour aller à Kallamaki. Vous ne vous faites pas l'idée du tems, de la mer bleue, du ciel, des montagnes et je vous écris tout cela. Je continuerai à mesure. Pas adieu ! Je ne saurais vous quitter une minute dans de pareils lieux. On découvre d'ici l'Acrocorinthe. — J'étais tellement ravi et hors de moi du ciel, de la mer, du jour finissant, des montagnes roses et de tout, que j'oubliais de vous dire que je ne me suis pas tenu d'acheter à Mégare un surtout grec tout blanc pour Bébé. Vous m'en direz des nouvelles. Ce sera d'abord un peu grand pour elle. Mais elle y arrivera. Nous avons traversé l'Isthme, dîné à Corinthe, maintenant nous voilà embarqués et nous allons partir pour traverser le golfe vers Delphes. Savez-vous bien sur quoi nous sommes débarqués ? Sur l'*Aphroessa* ni plus ni moins, c'est le nom authentique de la

canonnière nouvelle qui nous porte. Apollon ne m'entoure-t-il pas de tous les présages favorables ?¹ Bonsoir. J'écris debout près d'une lanterne du bord. Ce n'est pas commode. Quelle nuit sublime ! A qui est-ce que je pense ? — Oui, mais j'ai passé la nuit à bord de cette sainte *Aphroessa* sur une planche toute nue sans même une ombre de matelas. J'étais fort brisé le matin quand nous nous sommes vus en face d'Itea où l'*Aphroessa* nous a transportés pendant la nuit et le pèlerinage a commencé. Je vous raconterai des chemins inénarrables et plus de pierres qu'il n'en eût fallu pour tuer tous les Titans du monde. Delphes est ravissant. Vous pensez bien que j'ai bu encore de l'eau de Castalie et je vous rapporte pour vous un laurier delphique et, pour moi, une courbature qui me faisait honneur. Nous sommes revenus à Corinthe.

31 octobre. Maintenant, nous sommes sur la fin de notre expédition et les coups de poing de la fin ont été les meilleurs. Je vais donc vous raconter tout cela. Revenus à Corinthe le soir, nous avons soupé, nous nous sommes couchés et j'avoue que j'ai admiré ma fortune qui me faisait encore coucher dans un lit et non plus sur une planche. Le lendemain matin nous étions levés à 4 heures et à 6 heures nous sommes montés en voiture pour faire une heure et demie de marche à peu près. Nous avions la masse énorme de l'Acrocorinthe à notre gauche et l'étendue du golfe à droite ; les rives plates de la mer, les pics lointains, les belles lignes de montagnes de tous les bleus imaginables. Tout cela était ravissant. Après une heure et demie, nous avons trouvé les chevaux et après nous être mis en selle, nous sommes entrés dans les défilés d'une première chaîne. C'était vraiment admirable. Les mamelons de toutes les grandeurs formant entr'eux des passages tortueux, une végétation semée par grandes plaques composées de groupes de myrtes et de lauriers entremêlés de quelques pins de très petite taille couvrait un terrain sablonneux de couleur blanchâtre et bientôt nous avons su ce que c'était que ce terrain. Friable, cassant, cassé, fendu partout, il recouvre comme une croûte des plus fragiles une foule de fissures et de trous énormes créés au-dessous par l'infiltration des eaux. Un torrent où contrairement à l'usage grec, il y a de l'eau courante en assez grande quantité travaille constamment ce terrain dangereux et multiplie les causes d'éboulement. Quand il pleut, on pouvait s'imaginer ce que cela devient. Le sentier côtoie des éboulements de trente à quarante pieds à pic. Nous sentîmes une odeur

¹ Gobineau avait publié en 1868, chez Maillet, Paris, un recueil de poèmes intitulé *L'Aphroessa*.

épouvantable en passant près d'un de ces trous. C'était le cheval d'un courrier qui s'y est tué il y a huit jours. Non le courrier qui a échappé mais le cheval. A un quart de lieue de là, nous avons vu un autre endroit où un prêtre est resté avec sa monture. Mais je ne saurais vous dire l'impression de ces lieux étrangers, leurs lauriers roses, leurs myrtes, leurs jolies bruyères roses dont je vous envoie cette branche et le péril qui y vit, y domine. Après trois heures de marche, nous sommes partis de là. Nous avons traversé, ayant une chaîne énorme de montagnes superbes devant nous, une plaine ondulée dans laquelle paissaient de grands troupeaux de chèvres et de moutons à physionomies plus fines que tous les autres moutons du monde. Leurs bergers étaient de vrais bergers hellènes de l'antiquité. Vêtus de blanc, avec de vraies houlettes, longues, en bois blanc, fins de structure, légers, souples comme étaient aussi nos guides qui marchaient lestement devant nous, gais, vifs, alertes et après huit heures de marche aussi peu fatigués que s'ils venaient de se mettre en route. Ce sont des hommes admirables et de la plus charmante physionomie du monde. Voyez-vous bien ce paysage-là ? Ces belles montagnes ? Ces plantes sacrées ? Ces hommes du passé le plus poétique ? Ajoutez-y leurs chiens énormes qui déchirent un passant aussi aisément qu'ils font un loup et qu'il faut écarter à coups de pierre. Nous avons passé la plaine après avoir laissé souffler nos chevaux pendant une demi-heure à un khan ou station sous de grands arbres, où nous avons bu du café et nous avons repris notre marche pour franchir la grande chaîne qui était devant nous. Là, tout était nouveau. Ce n'était plus des lauriers ni des myrtes en foule. Il y en avait bien encore quelques-uns, mais la note principale dans le concert végétal était donnée par de grands arbousiers couverts de fruits jaunes quand ils sont à moitié mûrs, rouge-vif quand ils sont à point. C'est excellent et ressemble à une très grosse fraise. Plus de sable, mais tout roche et cailloux roulant sur une route escarpée de telle sorte que l'on passe son temps couché sur le cou du cheval. Il n'y a qu'à le laisser aller. Il sait son métier et monte ces escaliers-là avec une sûreté merveilleuse. La marche dure longtemps. Enfin on arrive au sommet de la passe et l'on voit alors au-delà d'entassements de montagnes merveilleuses la mer de Corinthe d'un côté, celle de Nauplie de l'autre. Quand on aime le grandiose, en voilà. Quand on aime aussi les descentes dans les pierres roulantes, en voilà aussi et tous les moyens de se casser le cou. Nous ne nous sommes rien cassé et nous avons fini par aboutir au passage d'une troisième chaîne plus basse, non moins pierreuse, et de là nous avons vu Mycènes. Vous savez ce que sont ces murailles cyclopéennes massives entassées sur le sommet d'une colline basse. Quelque chose de dur, de sombre, de farouche et

de brutal mais de singulièrement noble. Figurez-vous qu'à l'autre flanc de la grande vallée et au-dessus d'Argos, qui fait face à trois lieues de là, il y a sur une montagne plus fine, plus haute que celle qui porte Mycènes, les tours et les enceintes ruinées d'un château bâti au XIV^e siècle par les barons français de la Morée, les Seigneurs d'Argos. Il semble que la Fortune ait voulu créer là le contraste le plus instructif du monde. Quelle élégance dans le château féodal ! Comme il est arrogant, fier, dominateur, mais plein d'esprit, de gaîté et d'imagination ! Comme il monte tandis que l'acropole antique se cramponne à la terre ! J'ai été ravi de revoir Mycènes. Le détestable Schliemann y fait des fouilles. Il y a trouvé des bas-reliefs qui, s'ils sont authentiques (je le crois capable de tout en fait de faussetés) sont d'un intérêt capital et changeront encore les opinions sur les origines de l'art. Nous avons fait un dîner charmant dans le tombeau d'Agamemnon sur un sol parsemé de branches de lauriers. Je vous ai parlé de cette grande voûte énorme en forme d'œuf et qui, aux traces de clous qui sont demeurées dans les pierres, avait été certainement recouverte de plaques d'airain. Nous sommes repartis de là... Mais je ne veux pas oublier deux bergers vêtus de blanc, appuyés sur leurs grandes houlettes classiques et groupés avec les pierres de l'Acropole qui faisaient un tableau qui vous eût ravie. Nous sommes donc repartis de là et nous avons trouvé des voitures qu'on nous envoyait de Nauplie. Nous avons traversé Argos. C'était le dimanche. Les rues étaient pleines de monde et d'enfants vraiment bien jolis. L'Empereur a reçu un vrai triomphe. On nous a jeté des fleurs et des « zitô Vosilefs ! », « zitô Aftokrator ! » — Vive le Roi ! Vive l'Empereur ! — qui ont ravi Sa Majesté. C'est décidément un peuple bien aimable et qui sait son monde. Nous sommes descendus de voiture pour voir les restes d'un cirque romain, seule antiquité mémorable de la jeune Argos, dont je trouve les femmes plus séduisantes d'aspect que les pierres. Toujours poursuivis par les acclamations nous sommes enfin arrivés à Nauplie, où on nous a reçus de même. Il faisait nuit profonde. Les autorités avaient fait préparer une maison où nous avons été très bien reçus, grand souper, bonnes chambres et à 5 heures nous étions sur pied. Le Vicomte de Bom Retiro et moi nous prévoyions que la journée serait rude, mais nous n'avions pas encore l'idée de ce qu'elle serait. Il fallait partir de bonne heure. L'Empereur s'éternisait. Il voulait monter à la forteresse de Palamidi qui domine la ville forte de Nauplie. Mille marches à monter à pic. Le vertige m'a pris à la centième, d'autant qu'il n'y a pas de garde-fous. J'ai lâché prise. Il faut une demi-heure pour arriver au haut ; une demi-heure ou 25 minutes pour descendre. En haut, rien que la vue. Nous sommes allés de là à Tyrinthe. Entassement de blocs

cyclopéens, mais moins grandioses que Mycènes. Nous perdions le tems. Nous nous sommes arrêtés encore à Argos pour voir des fragments antiques à la Mairie. Je ne le regrette pas. J'ai vu le torse d'une statuette de Junon vraiment adorable. Nous allions toujours en voiture depuis Nauplie. Nous avons déjeuné rapidement à Karvati où nous avions laissé nos chevaux la veille. Nous les avons repris là et nous avons commencé le vrai voyage. Il était dix heures. Les guides étaient vraiment pressés. Ils avaient leurs raisons et nous l'avons compris plus tard. La chaleur était forte. Les taons tourmentaient nos montures ; c'est la saison, mais dans les défilés, entre les trous, les pierres et les précipices ce n'est pas gai. Enfin nous avons franchi de nouveau les deux premières chaînes et nous avons constaté avec plaisir que les guides nous avaient fait gagner une heure par la rapidité de leur marche. Nous avons à peine laissé souffler les chevaux avant d'entrer dans les défilés sablonneux... Alors, ma foi, voulez-vous que je vous dise ? Nous avons apprécié pourquoi les guides se dépêchaient et pourquoi ils étaient plus nombreux que la veille ; c'est que la pluie a commencé. Il faut avoir vu cette marmelade de sable pour se l'imaginer. Il faut être ces hommes-là pour marcher là-dessus, tant c'est glissant. Un des nôtres a roulé avec son cheval, heureusement dans la boue, non dans un des milliers de milliers de trous couverts ou découverts, sur lesquels ou à côté desquels nous marchions. Au milieu de tel sentier que nous avions suivi la veille, il y avait un abyme ; nos guides tombaient à plat ventre ou roulaient sur une pente qui s'effondrait. A tous moments, ils arrêtaient nos chevaux, les faisaient rebrousser chemin, les soutenaient, prenaient au milieu des massifs de myrtes ou de lauriers et la pluie tombait drue comme dans les premiers vingt jours du déluge et avec cela, tous ces braves ne criaient pas, ne se démenaient pas, ne juraient pas ; quand l'un d'eux tombait, ses camarades l'accablaient de plaisanteries. Ils n'ont réclamé qu'une fois : c'est quand un des domestiques s'est avisé de vouloir chercher son chemin lui-même. Nous étions trempés jusqu'aux os, après deux heures et demie de cette course. Non ! Je voudrais que vous puissiez vous l'imaginer mais j'en désespère : marcher sur une voûte que l'on sait creuse à côté de ce qui s'est éboulé depuis la veille où on marchait dessus et des trous, quels trous ! En conscience c'était quelque chose de bien. A la fin, nous avons atteint les voitures de Corinthe et la route possible. En montant en voiture, nous étions tous pénétrés de reconnaissance pour nos guides, dégoutant d'eau comme nous et de boue et tous ayant plus ou moins roulé dans les fossés. On le leur a fait sentir. Ils étaient d'une humeur charmante. J'aurais voulu pouvoir vous les présenter. En montant en voiture, j'ai fait remarquer à

Sa Majesté qu'à mon avis, je n'avais jamais couru, ni lui non plus, ni personne, un danger aussi long et comparable. Ce qui a été aussi son opinion. Arrivés à Corinthe, on m'a prêté un pantalon, je n'en avais pas apporté de rechange. L'Empereur a annoncé l'intention d'aller ce matin avant 6 heures visiter l'Acrocorinthe. J'ai demandé la permission de décliner ce bonheur. C'est deux heures à cheval et deux heures et demie en voiture et je me doutais qu'il pleuvrait à verse. Ce qui n'a pas manqué. Je suis venu tout tranquillement ce matin de Corinthe à Callamaki. Je me suis embarqué de nouveau sur le *Paralos*. Il est 10 heures, Sa Majesté n'est pas arrivée encore. Je me suis mis à vous écrire tout ceci. J'ai fait sécher mes bottines dans la machine. Je suis tolérablement sec et au fond ravi de mes aventures. Cela vous a-t-il amusée ? Nous allons partir pour Athènes et passer par Salamine. Mais le commandant qui me bourre de café et de raki pour me distraire pense qu'il pleuvra toute la journée. Cela m'est égal. Je suis à sec. Mais je voudrais que l'Empereur n'eût pas fait cette expédition de ce matin. Il n'y a pas un débris antique vraiment intéressant à voir et seulement de la vue. Quelle vue par la pluie battante et les nuages accumulés ?

2 novembre. L'Empereur n'est arrivé à bord qu'à midi et le *Paralos* nous a emmenés à Athènes en passant par la baie de Salamine et nous faisant voir le champ de bataille naval de Xerxès. Sa Majesté m'a rapporté de l'Acrocorinthe une branche de cette plante qu'on appelle cheveux de Vénus et qui pousse sur la fontaine de Pirène où la déesse se baignait. Je vous l'envoie. Maintenant je trouve en arrivant votre lettre écrite de Troyes, en chemin de fer au crayon du 24 et le télégramme de Turin qui me charme. Tout s'arrange. Je vous verrai certainement. Merci mille et mille fois. L'Empereur est parti hier matin pour la Syrie. Il me laisse des commissions à finir à Athènes. Je partirai de là par le bateau grec de dimanche en huit, ce qui nous met au 11. Je pars donc le 11 pour Corfou par Patras et Zante et serai à Brindisi par l'italien que je prendrai à Corfou, le 14. De là à Bologne. J'imagine que j'y serai le 15 ou le 16. Ecrivez-moi poste restante à cette même Bologne. Dites-moi bien à quel hôtel je dois aller loger à Rome. Je ne perdrai pas une minute pour arriver et il ne me paraît pas nécessaire du tout de dire que je suis là. Vous pourrez savoir cela par Zaluski et il y aura des soirées comme celles de Stockholm. Je ne puis vous dire le plaisir que me cause cette idée. Avez-vous reçu ma lettre adressée pour vous à Zaluski ? Je pense que oui. Nous conviendrons de suite de ce que je dois faire et si je dois passer inaperçu tout à fait ou avouer que je suis à Rome. Bref nous avons le tems. L'important est d'arriver dans l'hôtel que vous me désignerez par votre lettre

poste restante à Bologne et d'y attendre sans souffler mot que nous soyons convenus de ce qu'il convient de faire. Mon Dieu ! que je comprends les ennuis de votre voyage et même des affections que vous trouvez chez les oncle, tante, cousins et cousines ! Mais c'est pourtant toujours de l'affection. Je suis ravi de la reproduction du portrait¹ et surtout aussi que vous gardiez le cliché. Je suis assez riche. J'ai 2000 fr. pour retourner à Stockholm. Des mondes de choses à vous dire, sinon bonnes en réalité, du moins de grandes espérances. Je suis adoré à la lettre ici. C'est amusant d'être si aimé de tout le monde et populaire par-dessus le marché. Je vais leur faire un livre sur la Grèce qui, je crois, sera bien². Le Journal de Pétersbourg vient de publier que je m'occupais d'un travail sur l'Instruction publique en Russie³. C'est vrai. Il est assez flatteur d'être ainsi annoncé. Adieu. J'ai des masses de visites à faire maintenant que je suis seul. Mon maître est parti très bien portant et l'Impératrice aussi et que de regrets ! Adieu encore. J'embrasse Bébé de tout mon cœur.

F.

Athènes, 11 [novembre] 1876.

Mon amie bien chère, j'ai reçu, je vous l'ai dit, le télégramme et de plus votre lettre de Turin qui m'est arrivée hier. La preuve en est qu'elle est venue au secours de mes erreurs géographiques et que je n'irai pas à Bologne mais à Ancône et de là tout droit à Rome. Je me suis étudié à gagner du temps pour vous laisser tout celui d'arriver. Vous y serez donc demain et moi je pars d'ici de demain en huit et

¹ Il s'agit du portrait de Gobineau peint par la Comtesse de La Tour à Stockholm, en hiver 1875-76, pendant qu'il écrivait *Amadis*. Le tableau fut exposé à Paris, au salon de 1876 et figure au catalogue, sous le N° 1376, comme l'œuvre de Paul Mahaut, élève de A. Gastaldi. A Stockholm et à Paris, rue Chaptal 16. L'original se trouve aujourd'hui à la Bibl. nationale et univ. de Strasbourg. Dom Pedro le vit à Rome et écrivait à Gobineau, de Florence, le 27 février 1877 : « Votre portrait est un chef-d'œuvre — ressemblance, dessin, couleur » (*Correspondance*, p. 518). La sœur de Gobineau, Mère Bénédicte, le jugeait elle aussi « d'une admirable expression, d'une ressemblance frappante » (2 février 1877, *Corresp.*, I, p. 227).

² Gobineau publia dans le « Correspondant » (10 mai, 10 juillet, 25 août, 10 novembre 1878), sous le titre de *Le Royaume des Hellènes*, une étude qui a été reproduite plus tard dans *Deux études sur la Grèce moderne*, Paris, Plon-Nourrit, 1905.

³ Voir p. 183, note 1.

vous arriverai tout droit. Ainsi tout s'est arrangé jusqu'ici admirablement. Pourvu que cela continue ! Inshallah ! Inshallah ! Je dîne ce soir chez le Roi qui ne fait que d'arriver avec Ove¹, de sorte que l'Empereur ne l'a pas vu. Mais c'est un très petit malheur. J'ai un désir extrême de savoir quelque chose de vous et de ce que vous avez fait pour la peinture et pour les affaires car, de bonne foi, depuis la Hollande, je ne sais rien de rien et vous devez avoir des mondes de choses à me dire. Moi aussi. J'espère que tout ira bien de tous les côtés. Ce qui est le plus important pour le moment c'est votre installation et les conditions dans lesquelles elle se fait. Je continue à désirer que vous ne sacrifiiez pas trop au logement. Ce serait vous imposer peut-être dès l'abord des dépenses disproportionnées avec le reste. Mais je ne puis vraiment rien dire ne sachant pas les circonstances. Si je profère une bêtise pardonnez-la moi donc. J'ai hâte de revoir le portrait et surtout la *Vestale*². L'*Arion* a-t-il fait un pas ? Ce n'est pas probable et le portrait d'Elisabeth ? Je saurai tout cela dans quelques jours. Je vous parlerai aussi d'une grande affaire. L'Empereur est très lié avec M. Peruzzi et m'a donné une lettre que je devrai lui porter. Il croit que je pourrais faire quelque chose à Florence et m'y établir comme sculpteur. Nous causerons de tout cela. Il est surtout fort admirateur de Madame Peruzzi. Dans ce moment, il est évident que nous ne pouvons causer. Il faut attendre une douzaine de jours. C'est beaucoup mais peu en comparaison de ce que nous pourrions avoir de difficultés plus grandes. Je suis ici comme un favori universel et on me sait gré de toutes mes duretés passées sur l'affaire de Crète, reconnaissant que je voyais juste et conseillais bien³. Seulement on raconte des audaces de moi que je n'ai pas eues. On ne prête qu'aux riches. Si vous voyiez comme cette ville est devenue charmante ! Il y a un sculpteur ici qui vient de se faire construire une maison très

¹ Le baron de Guldencrone, gendre de Gobineau.

² Tableau de la comtesse de La Tour, sur lequel Dom Pedro fit des réserves dans ses lettres à Gobineau (*Corresp.*, pp. 518 et 519).

³ Durant l'insurrection des chrétiens de Crète (1866-1868), qui échauffa les esprits et aboutit, sous la pression des grandes puissances, à la chute du ministère et à la dissolution de la Chambre (1869), Gobineau, hostile à toute aide aux insurgés, avait outrepassé ses droits de ministre de France en prenant l'initiative d'éloigner de Grèce son compatriote Gustave Flourens (le futur communard) qui, lors de son second séjour en Grèce (mars-juillet 1868), s'était fait envoyer à Athènes comme ambassadeur du peuple crétois auprès du roi Georges Ier. Cet incident avait provoqué le transfert de Gobineau à Rio de Janeiro, en juillet 1868 (cf. R. de Billy, *Le comte de Gobineau et Gustave Flourens*, in « Revue d'hist. dipl. », 46 (1932), pp. 24-48).

gentille et deux ateliers immenses. Tout, le terrain compris, lui coûte 25 mille francs. Mais qui est-ce qui a 25 mille francs, ce n'est pas moi et, en définitive, l'Italie vaut mieux. Je vous avoue que la Suède, où je vais finalement, me fait horreur. J'y vais retomber dans les ténèbres hyperboréennes et être entouré de Bille, de Sotos et de Pottenburg¹ ! Fi ! Adieu. J'embrasse bien Bébé. Je vais suivre vos instructions à la lettre et celles du bon Zaluski à qui je m'adresserai. A vous du plus profond de mon cœur comme vous le savez bien. J'embrasse tant Amynèh ! Dites-le lui. Mille et mille respects dévoués.

F.

¹ Trois diplomates étrangers qui furent les collègues de Gobineau à Stockholm. Le vicomte Antonio da Cunha de Soto Maior (1812-1894), dès 1856 ministre résident d'Espagne en Suède et en Norvège, devint, en 1870, envoyé extr. et ministre plénipot., puis doyen du corps diplomatique, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort. Dardel dit de lui, dans son journal : « En dépit de ses capacités professionnelles et de sa barbe blanche, on ne le prend pas au sérieux ici... Il est considéré plutôt comme un bavard que comme un diplomate sérieux » (*Dagboksan-teckninger*, 3, 169). Les histoires qui couraient sur son compte étaient légion.

Frantz-Ernst Bille (1832-1918), envoyé du Danemark à Stockholm de 1872 à 1890. Il menait, selon Dardel, une vie très simple (*op. cit.*, 2, 11) ; c'était un « diplomate de la vieille école ».

Le baron Nicolas de Pottenburg, envoyé extraordinaire et ministre plénipot. d'Autriche-Hongrie en Suède, de 1875 à 1879. Il faisait de la peinture.

Nous tenons à remercier tout particulièrement le Dr Harald Bohrn, directeur-adjoint de la Bibliothèque royale de Stockholm, à qui, par l'entremise du Professeur Sven Stelling-Michaud, nous devons la plupart des renseignements sur les personnalités suédoises qui sont mentionnées dans ces lettres.